



SETH GREENLAND

Mécanique
de la chute

LIANA LEVI



piccolo



Un empire financier bâti sur deux générations suffit-il à mettre les descendants à l'abri des tracas de la vie? Apparemment non car Jay Gladstone, l'héritier flamboyant de cette fortune, est assailli par les mêmes tracas que le commun des mortels: épouse exigeante, progéniture insupportable, obligations familiales, contraintes sociales. Également propriétaire d'une équipe de basket, Jay doit aussi compter avec les coûteux caprices des joueurs, noirs pour la plupart, dont la super star Dag. Nous sommes en 2012 et Obama fait campagne pour un second mandat, mais cela n'apaise pas pour autant les conflits raciaux. Il suffit qu'un Blanc tue un Noir, accidentellement ou délibérément, et le pays s'embrase. La machine médiatique se met alors en route, le politiquement correct emplît les colonnes des journaux, les procureurs en mal de notoriété se retroussent les manches, les fake news envahissent les réseaux sociaux. La mécanique de la chute est désormais enclenchée. Un grand roman sur les embûches de notre temps et ses dangereuses dérives.

SETH GREENLAND vit entre Los Angeles et New York, où il est scénariste pour le grand et le petit écran. Romancier, il est l'auteur de *Mister Bones* (2005), *Un patron modèle* (2008), *Un bouddhiste en colère* (2011), *Et les regrets aussi* (2016), tous publiés chez Liana Levi. Quand il n'écrit pas, Seth Greenland fait de la randonnée, joue du piano, regarde des matchs de basket à la télé et essaie de méditer.

« Une foisonnante comédie humaine. » *Le Canard enchaîné*

« Des dialogues brillants moquant le politiquement correct avec une réjouissante justesse. » *Le Figaro Magazine*

« C'est un expert en arme de dérision massive. » *Paris Match*

Seth Greenland

Mécanique de la chute

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Jean Esch*

LIANA LEVI  *piccolo*

Pour Susan, Allegra, Gabe et Drew

PREMIÈRE PARTIE

« Il s'éleva sur l'Égypte un nouveau roi
qui n'avait pas connu Joseph »

Exode 1-8

Assis à sa place habituelle, au centre de la touche du terrain de basket violemment éclairé, Harold Jay Gladstone contemple son royaume. Svelte et séduisant, il affiche un visage ouvert et une allure que l'on remarque. Ses yeux marron sont peut-être un peu trop rapprochés, son nez proéminent présente une légère bosse et ses cheveux bruns, ondulés, clairsemés sur le dessus de son crâne. Mais ses dents blanches impeccablement alignées dans sa grande bouche et l'assurance avec laquelle il les exhibe mettent à l'aise ceux et celles qui l'observent. Les gens reconnaissent en lui un homme sérieux et courtois, né pour assumer ses responsabilités. Ce soir, il porte un costume gris à fines rayures et une chemise rose pâle agrémentée d'une cravate en soie de bon goût. Sur la boucle en argent de sa ceinture en alligator sont discrètement gravées les initiales *HJG*. Ses chaussures à bout golf sont usées, mais cirées avec soin. Exception faite de son alliance, il ne porte pas d'autre bijou qu'une montre en or toute simple, cadeau de ses parents pour ses vingt-cinq ans, il y a bien longtemps. L'année où il a balancé par-dessus bord «Harold», le prénom par lequel il était connu depuis l'enfance, et s'est baptisé Jay Gladstone. Plus enjoué, plus insouciant, «Jay» évoquait une envolée

des possibilités, contrairement à « Harold », plus terre à terre. Aujourd'hui, à la cinquantaine, il incarne l'élégance discrète, rien de trop neuf ni de trop clinquant ; rien de trop vieux ni de trop fripé : à la fois accessible et légèrement lointain.

Il fait face aux bancs des deux équipes, aux commentateurs bavards, exposé aux regards, devant, derrière, sur les côtés, des dix-huit mille spectateurs, mais nul ne lui accorde la moindre attention, et encore moins de respect. Il ne s'assoit pas au bord de la touche pour se faire remarquer. Il s'assoit là car il aime le basket depuis qu'il est gamin.

Et parce que l'équipe qui reçoit lui appartient.

En ce mercredi glacial à la Sanitary Solutions Arena de Newark, New Jersey, il reste deux minutes à jouer dans le dernier quart temps et le score est de 96 à 96. Les Celtics viennent d'égaliser grâce à un tir en suspension de Rajon Rondo, et Alvin « Church » Scott, le coach de l'équipe, a réclamé un temps mort. La tension est palpable ce soir : il s'agit de décrocher la huitième et dernière place pour les playoffs de la Conférence Est.

Les joueurs se dirigent vers leurs bancs sans se presser et croisent les cheerleaders enveloppées de Lycra qui marchent fièrement vers le centre du terrain. Les enceintes crachent du hip-hop et les jeunes femmes nubiles – blanches, noires, latinas, asiatiques, et toutes les permutations raciales que l'on peut raisonnablement espérer trouver dans les États environnants en 2012 – commencent à s'agiter. Une étude a montré que les supporters aiment les cheerleaders. Ça fait marcher le commerce.

Posséder une équipe de sport professionnelle est un privilège réservé aux individus fabuleusement riches.

Mais ce n'est pas seulement synonyme de victoires, de couverture médiatique flagorneuse et de célébrations dans les vestiaires, où des joueurs survoltés s'aspergent de champagne et arrosent leur grand patron. Les causes de migraines carabinées sont légion. La presse peut vous détruire, et une fois que les tabloïds ont gravé dans le marbre la caricature d'un propriétaire de club (un type plein aux as et égotiste), difficile de s'en débarrasser. Sans oublier les décisions à prendre au sujet des salaires de centaines de millions de dollars versés à des joueurs aux articulations raides, ceux qui ont tendance à abuser des cheeseburgers à l'inter-saison ou que les problèmes personnels détournent de leurs obligations professionnelles. Afin d'attirer ces joueurs, il faut construire de somptueux lieux de réjouissances, aux coûts de plus en plus élevés. Pendant qu'il regarde les cheerleaders lancer en l'air une petite rouquine qui exécute un triple saut périlleux avant de retomber dans un nid de bras tendus, Jay songe à l'immobilier.

Tout le monde déteste la Sanitary Solutions Arena. Bâti avec des fonds publics au début de l'ère Reagan, cet édifice de béton était à peine construit qu'il était déjà démodé. Des zones commerciales pas assez étendues, des couloirs trop étroits et des toilettes exiguës dont la saleté incite à se faire vacciner avant d'y entrer. Le toit fuit. L'acoustique est épouvantable. Les loges trop petites ne permettent pas d'appâter des invités privilégiés, désireux de faire chauffer leur carte Platinum à l'abri des véritables supporters. L'État du New Jersey a vendu le nom du stade à une immense entreprise de traitement des déchets dont le rôle d'accusé dans une série de procès liés à l'environnement lui a valu le surnom de Sanitary Pollutions. Certes, les Rolling

Stones s'y sont produits. U2 et une version recomposée des Who y ont mis le feu. Une année, Bruce Springsteen a donné tellement de concerts qu'il aurait pu venir y jouer lui aussi. Malgré cela, la Sanitary Solutions Arena est un dépotoir, le parent pauvre de tous ces nouveaux temples éclatants du sport et du divertissement, qui surgissent dans des villes comme Phoenix, Atlanta et Dallas.

Néanmoins, c'est avec un certain optimisme que Jay se tourne vers un Afro-Américain assis à sa droite, un homme portant un bouc, le maire de Newark : Major House. Et d'une voix mélodieuse, débordante d'assurance décontractée, il dit : « On va gagner ce match, Major. » Il a appris récemment que la mère du politicien l'avait baptisé Major afin que les gens s'adressent à son fils avec respect, et Jay prend toujours soin de l'appeler par son prénom.

« Vous êtes toujours aussi optimiste », répond Major. Un sourire s'épanouit sur son visage. Avec son costume gris anthracite, sa chemise blanche et sa cravate rayée, House ressemble à un directeur d'école, profession qu'il exerçait il y a quelques années encore, jusqu'à ce que la politique lui apparaisse comme une alternative viable.

« Tu crois qu'il va y avoir des prolongations ? » demande Nicole Gladstone, la seconde femme de Jay, assise de l'autre côté.

– Aucune idée. Pourquoi ?

– Je voudrais commander un autre verre de vin. »

Parmi les diverses tentatives d'améliorer le confort de la salle (son design rudimentaire et ses grandes allées de béton nu lui confèrent tout le charme d'un immeuble de Bucarest) les spectateurs peuvent se faire

livrer à leurs places des sushis, des nachos, de la bière ou du vin par des serveuses moulées dans des tenues de sport, sans rien perdre du match.

« Tu veux bien m'en commander un autre ou je m'en charge ? » Une pointe d'hostilité trahit les efforts de Nicole pour paraître sobre. Elle estime que Jay surveille de trop près sa consommation d'alcool.

Nicole approche de la quarantaine et, grâce à une pratique quotidienne et religieuse du yoga, aux bons gènes et à un régime sans graisses ni sucres (à l'exception d'une abondante consommation de vin blanc), elle a conservé la beauté de sa jeunesse. Elle porte un bomber en soie vert olive, un pantalon noir slim et des escarpins à talons hauts. Ses cheveux discrètement teints en blond et coupés d'une main experte sont relevés en chignon. Ses yeux noisette aux reflets dorés sont délicatement ombrés et ses pommettes saillantes pourraient couper un ananas en tranches. Il émane d'elle un petit air espiègle, le sentiment que l'on ne sait jamais à quoi s'attendre, mais cela fait bien longtemps que son mari n'est plus sensible à cette qualité et il craint qu'un verre de vin supplémentaire ne fasse que la réveiller. Elle en a déjà bu plusieurs et il redoute sa volubilité durant le retour à Bedford, au fin fond du comté de Westchester.

Un peu trop d'alcool et son épouse, charmante par ailleurs, risque de prendre ombrage d'un commentaire innocent ou d'ergoter sur une remarque qu'elle aurait laissé passer en temps normal. Inutile de souligner qu'ils ne servent plus d'alcool après le troisième quart-temps : elle lui rappellera que c'est lui le propriétaire, et que s'il souhaite un verre de chardonnay, ça peut s'arranger.

« Je m'en occupe », dit Jay.

Tout en faisant semblant de chercher une serreuse, Jay observe, de l'autre côté du terrain, D'Angelo Maxwell, la star de l'équipe. Tout le monde, les supporters, la presse, sa mère, l'appelle « Dag ». Conçu pour les gros titres, le surnom est bref, sec, et exhale un parfum de danger mortel. Comme Michael ou Magic, il n'en faut pas plus pour symboliser sa maîtrise du basket, l'assurance qu'il dégage, ce détachement calculé qui donne l'impression – même quand les caméras de télé se braquent sur lui et que des millions de personnes le regardent – qu'il joue seul dans l'allée de sa maison.

Lorsque Jay a acheté cette équipe, il a engagé Church Scott comme coach et manager général, en le mettant au défi de remporter un titre de champion. Puis il a sorti son carnet de chèques. Scott a entrepris de reconstruire l'équipe, et son acquisition la plus spectaculaire a été Dag Maxwell. Même si Jay adore regarder les matchs – le génie d'improvisation du basket professionnel, ce mélange hypnotique de vitesse et de puissance, cette maîtrise physique, esthétique, si pure qu'elle a le pouvoir de modifier l'état psychologique des spectateurs –, ce soir son équipe ne s'est pas montrée à la hauteur de ses attentes de propriétaire.

Jay remarque que Nicole regarde fixement le banc devant lequel Church Scott, accroupi face à ses joueurs, griffonne un tableau blanc. Ses trois assistants, tirés à quatre épingles (la ligue oblige les coachs à porter des costumes), se tiennent à distance respectueuse. L'équipe de douze joueurs se compose de neuf Afro-Américains, d'un Français d'origine sénégalaise et d'un char d'assaut lituanien de 2,16 m. Mais c'est le charismatique Dag qui retient l'attention du monde entier.

«Alors, il vient ce vin?» demande Nicole.

N'apercevant aucune serveuse dans les parages et afin d'empêcher sa femme de partir à la recherche de son verre, Jay déclare qu'il va s'en occuper personnellement. Une manœuvre destinée à gagner du temps. Et puis, il aime se mêler aux supporters, non pas tant pour savoir ce qu'ils pensent de l'équipe, que pour donner l'impression qu'il est l'un d'eux. Il se targue de pouvoir le faire sans un seul garde du corps, et encore moins ce troupeau de bisons qui entoure habituellement les hommes de son statut lorsqu'ils s'aventurent en public. La vox populi, même parfois légèrement discordante, est une musique douce pour sa conscience de démocrate (avec un d minuscule).

Quand Jay se lève, son port altier suggère une stature au-dessus de la moyenne, alors qu'il mesure à peine plus de 1,80 m, la taille exacte qu'il a atteinte à seize ans. Surpris de le voir quitter son siège, le maire lui rappelle qu'il reste seulement trois minutes de jeu.

«Je fais vite», dit Jay et il s'éloigne.

Un supporter lui lance : «Yo, monsieur Gladstone!» et Jay sourit en direction de cette voix, esquissant un hochement de tête. Quelqu'un d'autre crie : «Monsieur le maire!» House salue de la main et sourit. Il est très populaire ici, et Jay aime penser qu'une partie de cette popularité rejaillit sur le propriétaire de l'équipe. Un autre supporter s'exclame : «Go, Jay!» Il se tourne vers lui et porte deux doigts à son front pour mimer un salut militaire jovial. Cette familiarité ne le gêne pas. Si les spectateurs payants veulent l'appeler par son prénom, pas de problème. Ces échanges lui permettent de se dire qu'au lieu d'être un magnat inaccessible, séparé de la masse par sa fortune colossale, il possède de l'empathie.

Certes, il n'assiste pas aux matchs habillé en homme du peuple à l'instar de certains propriétaires d'équipe en jean et T-shirt qui font des cabrioles au bord du terrain comme des ados en manque de Ritaline, et pourtant les supporters semblent l'apprécier.

« T'ES QU'UNE MERDE, GLADSTONE ! »

La voix de basse, rauque, transperce le bourdonnement de la salle.

Jay a la présence d'esprit de rétorquer : « Merci, monsieur ! », provoquant des éclats de rire autour de lui. Il est satisfait de la manière dont il a réagi à cette insulte. Les choses vont en rester là. Ce genre d'échanges entre propriétaires de clubs et supporters est simplement une conséquence de notre époque égalitariste, alors Jay laisse l'insulte glisser sur son costume à la coupe impeccable, tandis qu'il gravit une volée de marches menant à un tunnel qui le conduira dans le hall du niveau inférieur. Il calcule le temps que va lui prendre cette course et presse le pas.

Le score étant serré et vu qu'il ne reste que deux ou trois minutes à jouer, aucun spectateur n'a voulu abandonner son siège, par conséquent le hall est quasiment désert. Un agent d'entretien ficelle un sac poubelle, un vendeur de sodas compte une épaisse liasse de billets. Aucun des deux ne remarque Jay. Il va acheter une bouteille d'eau pour sa femme et lui expliquera qu'il n'y avait plus de vin.

Il se demande comment le savoir-vivre a pu décliner à ce point pour qu'un supporter s'autorise à insulter le propriétaire d'une des deux équipes. Encore une manifestation de la vulgarité qui semble métastaser dans la vie quotidienne et, comme l'agressivité au volant, les commentaires rageurs sur Internet et l'outrance

du discours politique qui transforme les adversaires en ennemis mortels sont autant de nouveautés déplorables. Dans son comportement, il s'efforce à chaque instant d'éviter les conflits.

La vision de trois adolescents noirs marchant vers lui interrompt ses ruminations. Il pense tout d'abord : Que font ces jeunes à cet étage ? L'accès à ce niveau est réservé aux spectateurs assis dans la partie basse de la salle, là où les places sont les plus chères. Il en déduit qu'ils sont descendus en douce. Mais très vite il se reproche cette réaction. L'un d'eux est peut-être le fils d'un abonné. Ou bien ce sont des rappeurs célèbres et ils ont acheté de bonnes places. Jay n'y connaît pas grand-chose en culture populaire, mais il sait que de jeunes comiques peuvent être des poids-lourds financiers. Tous les trois sont habillés de manière quasiment identique : jeans baggy laissant voir des mètres carrés de caleçon, chemise en flanelle oversize et baskets blanches éclatantes, rehaussées de diverses couleurs tropicales. L'adolescent du milieu fait à peu près la même taille que Jay, il est flanqué de deux grandes perches au regard mauvais dont il s'aperçoit qu'ils sont jumeaux. Tous les trois portent des casquettes de baseball, la visière sur le côté. Celle du gars du milieu arbore le logo des Lakers. Apparemment, les jumeaux soutiennent plutôt les Knicks.

«Yo, Jewstone, ça roule?» lance celui qui a la casquette des Lakers.

Ils le dévisagent.

Jay se demande s'il a bien entendu *Jewstone*. C'est devenu acceptable, maintenant, de lancer une insulte raciale à un parfait inconnu au cours d'une manifestation publique ? Certes, l'antisémitisme connaît un

regain dans le monde entier, il existe des tensions entre Noirs et Juifs, et comme l'a montré le supporter qui lui a crié « T'es qu'une merde ! », la sphère publique est un lieu inconvenant, mais *Jewstone*? C'est un affront qui défie l'imagination. Tellement inattendu, tellement... brutal, frontal et... horrible! Jay ne peut l'ignorer comme il avait ignoré le supporter hostile. Il a envie d'attraper ce gamin par l'élastique de son caleçon pour le traîner au musée de la Shoah le plus proche et lui faire un cours sur les déportations, les camps, les cheminées qui crachaient des cendres humaines, mais ce n'est pas réaliste. Doit-il appeler la sécurité et le faire expulser? Demander de l'aide serait un aveu de faiblesse. Réprimander sévèrement cette incivilité et poursuivre son chemin? Ils se moqueraient de lui. Et d'abord, comment savaient-ils qu'il était juif? Ils n'avaient pas pu voir le chèque qu'il adressait chaque année à l'Anti-Defamation League. Jay sent les muscles de son cou se contracter. Son cœur s'emballe sous l'effet de l'adrénaline. Vont-ils l'agresser? Non, ce n'est pas possible, pas au sous-sol de la salle où joue son équipe. La grande perche de gauche incline la tête sur le côté, l'air de dire: *T'as perdu ta langue*? L'autre grande perche donne un coup de coude au supporter des Lakers et lui glisse quelque chose à l'oreille.

« Gladstone! s'exclame mister Lakers. Monsieur *Gladstone*! Merde alors! » Il rit de cette bévue, si c'en est vraiment une, comme si les grandes perches, Jay et lui, se livraient à un concours de vanes en coulisse pendant la cérémonie des BET Awards.

« Merde alors! répète la grande perche sur sa gauche.

– Qu'est-ce que vous voulez? leur demande Jay.

- Vous allez re-signer Dag ?
- On verra », répond Jay et il les écarte pour continuer son chemin vers le bar.

«Yo, Gladstone!» Lakers encore. Il a oublié le «monsieur», mais au moins, il l’a appelé Gladstone cette fois. Après un débat interne d’une demi-seconde afin de déterminer s’il doit l’ignorer malgré tout, Jay se retourne.

«Jetez-le, ce nègre. Il est fini!» Nouveaux éclats de rire et le trio se dirige vers le tunnel qui va les conduire dans la salle. Jay secoue la tête. Il n’arrive pas à comprendre pourquoi les Noirs utilisent ce terme pour se désigner entre eux. C’est comme si les Juifs s’appelaient «yopins». Certains Afro-Américains peuvent bien expliquer, en long, en large et en travers, qu’ils se réapproprient cette insulte, qu’ils la détournent, qu’ils l’arrachent des mains des racistes et exécutent le même tour de passe-passe que les gays et les lesbiennes avec le mot «queer», Jay trouve ce raisonnement spécieux. Des nababs du rap, des rois de la pop, qui déversent leur marchandise dans des millions d’oreilles, se renvoient du «nègre» comme un ballon de plage. Jay ne comprend pas. Mais en tant que Blanc, il n’est pas autorisé à avoir un avis sur la question. En tant que Blanc, ce n’est pas un mot qu’il peut analyser, et encore moins employer. Intervenir dans ce débat, ce serait faire preuve de paternalisme, alors occupe-toi de tes affaires. S’il évoque le thème de la race, une âme bien-pensante le taxera de raciste. Toute cette affaire sent le sujet tabou et Jay n’a aucune envie de s’aventurer sur ce terrain.

Au bar, le personnel est en train de faire la caisse. Jay demande une bouteille d’eau, la paye en liquide et distribue les sourires et les mercis aux deux femmes et au

seul homme qui travaillent là. Les femmes sont noires, l'homme latino. Ils savent qui il est, ils l'ont souvent vu ici, et le respect dont ils font preuve en présence du patron permet au monde de Jay de retrouver son équilibre. Il sait ce que ces employés pensent du terme « nègre ».

Cet ado a-t-il fait exprès de dire *Jewstone*? La question est sans importance, décrète Jay, car de toute évidence c'est ainsi que ces trois jeunes types l'appellent entre eux. La détérioration des relations entre les Noirs et les Juifs l'inquiète; c'est un sujet auquel il a consacré de longues réflexions. Les Juifs sont venus en Amérique plus ou moins de leur plein gré (dans la mesure où l'on fuit des pogroms de son plein gré), contrairement aux Noirs. Jay sait que les Noirs ont le droit d'être révoltés, mais il n'apprécie pas d'être la cible de cette hostilité.

« Ils n'avaient plus de vin ? » Nicole n'est pas contente quand son mari lui tend la bouteille d'eau.

« Ça n'arrivera pas dans le nouveau stade », dit le maire, et il adresse un clin d'œil à Jay, qui lui donne une tape amicale dans le dos.

Nicole dévisse le bouchon de la bouteille et boit une longue gorgée d'eau.

« Tu en as mis du temps.

– Des supporters voulaient me parler. »

À quoi bon raconter à sa femme ce qui s'est passé? Nicole l'accuse parfois de sentir de l'antisémitisme là où, de son point de vue (de non-juive, elle le reconnaît), il n'existe pas. Et il ne tient pas à affronter ce genre de discussion.

Il reste dix-sept secondes de jeu et le score est toujours de 96 partout quand Jay retrouve sa place. Debout devant le banc, Church Scott, impassible, regarde le meneur de jeu, Drew Hill, dribbler jusqu'au milieu

du terrain et faire une passe avec rebond à Dag, sur le côté gauche. Marqué par un joueur des Celtics, Kevin Garnett, Dag oblige celui-ci à reculer. Défenseur acharné, Garnett met la pression sur Dag pour tenter d'enrayer sa progression. Dag repousse son bras, pivote et colle son postérieur contre Garnett. Drew Hill est démarqué en tête de raquette, mais Dag l'ignore. Le pivot de 2,13 m, Odell Tracy, s'avance pour faire écran, mais Dag le repousse. Garnett et lui se percutent tels deux taureaux, muscles tendus, regards enflammés. La sueur ruisselle sur les corps des deux adversaires qui tentent chacun de prendre le dessus. Les spectateurs retiennent collectivement leur respiration, ils incitent mentalement leur héros à accomplir un exploit qui leur permettra, un court instant, d'oublier leur vie insipide, leur boulot inintéressant, les factures impayées, le temps hivernal de la côte Est, tout ce qu'ils cherchent à transcender, et fera naître l'euphorie que seule la victoire provoque. L'écho du ballon de cuir qui frappe le plancher de manière répétitive – *toc-toc-toc-toc-toc* – résonne dans l'enceinte silencieuse.

Totalement dans son élément, Dag est prêt à faire la démonstration de cette indicible et essentielle *Dagosité*, qui a fait de lui une superstar. À cinq mètres du panier, tournant toujours le dos à Garnett, il incline son épaule vers la droite, feinte le défenseur, pivote habilement sur sa gauche et, tout en reculant, il réalise un tir en suspension par-dessus le bras levé de Garnett. Le ballon s'élève en tournoyant sur lui-même, décrivant une parabole parfaite devant la mer de spectateurs bouche bée. Et retombe dans le filet au moment où dix-huit mille voix laissent exploser un chœur de joie et de délivrance.

« Bang bang, motherfucker! » rugit Dag. C'est sa phrase fétiche (BangBangMotherfucker™, 2011) qu'il prononce chaque fois qu'il marque un panier à un moment crucial. Sur la touche, ses coéquipiers se sont levés d'un bond, ils se tapent dans les mains et applaudissent. Church Scott gesticule furieusement pour inciter son équipe à revenir vite en défense. Dag remue les hanches, mime deux pistolets avec ses mains et tire en l'air avant de faire semblant de rengainer.

Pendant que Nicole laisse échapper un long YEEEAHHH!, affichant une exubérance qui surprend son mari, Kevin Garnett récupère calmement le ballon, et de derrière la ligne de fond, il adresse une passe à Paul Pierce, au milieu du terrain. Pierce dribble deux fois et, avant que le défenseur le plus proche puisse s'interposer, il décoche un tir à trois points, qui transperce le filet et crucifie Dag et ses équipiers soudain exsangues. Il reste une seconde à jouer. 99 à 98 pour les Celtics.

Terminé.

Quand le buzzer retentit, quelques huées descendent des tribunes. Peu nombreuses, mais suffisantes pour indiquer qu'un certain nombre de supporters sont déçus par la prestation de leur équipe. Tandis que l'enceinte se vide, une voix s'élève : « Revendez Dag! »

Jay pose la main sur l'épaule du maire. « J'aurais aimé vous offrir une victoire. »

Malgré la défaite, House est joyeux. « Sacré match », commente-t-il. Et d'ajouter : « Quand je regarde autour de moi, je me dis que l'équipe jouera beaucoup mieux quand la salle reflétera son talent. »

Jay hausse les épaules, comme un homme habitué à franchir des obstacles insurmontables. Le maire rêve

d'une nouvelle salle pour sa ville, et de tous les développements économiques qui iront avec. Hélas, il est confronté au dilemme habituel, et apparemment difficile à résoudre, du manager urbain : conventions collectives, pensions de retraite et une assiette fiscale qui se réduit. De plus, le coût de ces infrastructures a atteint des hauteurs stratosphériques, si bien que les fonds nécessaires ne peuvent plus provenir des caisses de Newark, en pleine hémorragie. C'est là que Jay Gladstone intervient. S'il finalise la construction de cette salle, le New Jersey l'élèvera au rang de saint patron et cela renforcera sa position d'acteur clé du monde sportif professionnel, et ce n'est pas rien pour lui, supporter depuis toujours. Il se délecte de ce rôle de sauveur potentiel d'une ville en chute libre.

« Ce sera le stade le plus impressionnant de la ligue », dit-il au maire.

Ne se rendant pas compte qu'il est question d'affaires, Nicole se joint à la conversation. « Dag a été fantastique ! »

Bien qu'elle ait assisté à d'innombrables matchs à côté de son mari, elle demeure hermétique à certaines subtilités de ce jeu, comme celle qui voulait que Dag défende sur Paul Pierce à la fin du match.

« Oui, il a marqué un sacré panier, malgré Garnett », dit Jay. Nicole aime bien Dag ; elle ne manque jamais une occasion de bavarder avec lui quand elle assiste aux réceptions avec l'équipe, et Jay ne voit pas l'intérêt de souligner que son erreur de défense leur a coûté la victoire.

Le maire remercie Jay pour l'invitation, se tourne vers Nicole et l'embrasse sur la joue. Visiblement frustrée, Nicole le prend dans ses bras et l'attire contre elle,

d'une manière que son mari trouve un peu trop familière. Il voit le maire se figer. Quand Nicole le lâche, House adresse un sourire gêné à Jay et part saluer un donateur potentiel pour sa campagne, de l'autre côté du terrain. Nicole envoie des baisers à quelques femmes dans le public, mais tous les mâles se retrouvent inclus dans cette marque d'affection. Jay a déjà évoqué la question avec elle, mais elle a rejeté ses inquiétudes, qualifiées de générationnelles. Ce soir, il choisit de ne rien dire.

Une heure plus tard, ils sont allongés côte à côte dans leur lit. Jay, couché sur le côté, regarde Nicole, sur le dos, les yeux fermés, une biographie de Spinoza ouverte sur la poitrine. Il porte un pyjama et elle un caraco, un pantalon de yoga et un masque contour des yeux. Après une « période instable » dans leur mariage, causée, pense-t-il, par de trop nombreux voyages d'affaires, leur couple va mieux. Le basket professionnel est un hobby pour Jay, un dérivatif. Il est coprésident du groupe Gladstone, la société immobilière familiale fondée par son père et son oncle. Récemment, il a lancé un vaste projet immobilier en Afrique du Sud. Nicole l'a accompagné là-bas une fois, mais n'a pas souhaité y retourner. Bien qu'elle ait ses œuvres de bienfaisance et ses chevaux pour s'occuper, Jay devine que ses absences lui pèsent. Quand il rentre, elle se montre distante, et même s'il est parti moins d'une semaine, il leur faut plusieurs jours pour retrouver un équilibre.

Il est un peu plus de minuit et Jay sent naître une érection. Cela fait plusieurs semaines qu'ils n'ont pas fait l'amour, or il est convaincu qu'une activité sexuelle régulière constitue un élément important du mariage ;

une philosophie qui implique parfois de faire l'amour alors qu'on préférerait dormir. Il soulève la biographie de Spinoza, la met sur la table de chevet et se colle contre la hanche de sa femme. Elle murmure quelque chose qu'il ne comprend pas. Choisisant d'y voir un encouragement, il pose la main sur ses seins. Cela ne provoquant pas l'effet escompté, il la glisse sous le caraco et caresse délicatement un mamelon entre le pouce et l'index. Nicole repousse sa main et roule sur le côté, lui tournant le dos.

« Demain », marmonne-t-elle. La fatigue rend sa voix encore plus rauque. Elle arrange son oreiller.

Sa tentative manquant de conviction à la base, Jay bat en retraite sans éprouver une trop grande déception et se retourne sur le côté gauche. Dans cette position, dos à dos, il songe à son relatif manque d'ardeur. Nicole est encore une belle femme, au corps jeune. Son intelligence est toujours aussi vive. Quand ils s'étaient rencontrés, le sexe avait été une révélation sismique. Alors, pourquoi la tentative de ce soir lui semble-t-elle de pure forme ? Certes, Jay a les soucis habituels d'un homme qui dirige un empire de plusieurs milliards de dollars, mais il est passé maître dans l'art de gérer le stress lié à ce niveau de responsabilités. Si le marché de l'immobilier s'effondre et si la valeur de la holding familiale perd cent millions de dollars, personne ne sautera un repas. Il s'inquiète pour sa santé, mais, physiquement, il se sent en pleine forme. Il s'est lancé dans le management d'une équipe de basket avec une ferveur qui a surpris sa femme, laquelle ne connaît pas de passion semblable. Nicole a été mannequin, puis elle a travaillé au gouvernement, avant de se retirer de la vie active quand elle a épousé Jay. L'année dernière, elle lui

a annoncé son désir de reprendre une activité professionnelle (une petite entreprise de bijoux sur le thème de la kabbale, vendus uniquement dans des grands magasins, l'avait occupée un certain temps), mais autant que Jay pouvait en juger, il s'agissait surtout de déjeuner avec des amies pour étudier les différentes options.

Tandis qu'il se demande si sa réaction face à l'étreinte de Nicole avec le maire reflète autre chose que son mécontentement propre, Jay décrète qu'il doit impliquer sa femme dans un projet qui redonnera de l'élan à leur mariage. Mais que faire? Acheter une nouvelle maison? Ils en possèdent déjà six (Bedford, East Hampton, Manhattan, Aspen, Londres, Saint Kitts). Peut-être qu'une œuvre d'art, une peinture ou une sculpture la séduirait? Mais Nicole n'est pas matérialiste, et même si elle saura en apprécier la qualité, elle ne sera pas émue. Quoi, alors? C'est une femme qui voudrait dévorer la vie, qui rêve d'exaltation. Quels nouveaux frissons pourrait-il lui offrir? Jay commence à dresser une liste puis s'arrête. Est-ce son rôle, se demande-t-il, de créer d'incessantes distractions? Il y a tellement d'autres choses qui réclament son attention.

L'édredon de neige sale, en lambeaux, qui couvre le sol devant l'immeuble de briques rouges se trouve considérablement animé par la présence d'un homme nu qui fait des pompes sur un carré d'herbe gelée. Il est un peu plus de sept heures, le lendemain matin.

L'homme est jeune, sec, ses muscles se contractent lorsqu'il abaisse son torse vers le sol, puis se redresse brutalement en tendant les bras. Des sons hachés s'échappent de sa gorge. Difficile de dire s'il compte car les ahanements gutturaux sont inintelligibles. Après une série de pompes accompagnées de grognements, l'homme se relève d'un bond et, laissant voir la plante rougie de ses pieds, se rue vers l'entrée de l'immeuble avant de passer devant une femme hébétée au moment où elle franchit les portes vitrées, une petite boîte en carton dans la main. Elle cligne des yeux, comme pour s'assurer qu'elle n'a pas rêvé, puis elle pose délicatement le carton par terre, sort son téléphone et appelle la police pour signaler ce qu'elle vient de voir. Sur ce, elle reprend son paquet, s'éloigne d'une centaine de mètres, et attend.

Moins d'une minute plus tard, elle voit l'homme apparaître au balcon du premier étage et grimper sur la rambarde métallique. Les mains sur les hanches,

toujours dans sa nudité resplendissante, il contemple son domaine. Plutôt petit, il doit peser dans les soixante-cinq kilos, sans un gramme de graisse. Ses cheveux en bataille forment des touffes irrégulières. Son pénis flasque n'a rien d'exceptionnel. Un tatouage sur son bras représente deux fusils d'assaut M-16 encadrant une tête de mort, coiffés des mots *U.S. Army*. Il a un regard de fou et donne l'impression de ne pas voir le tableau qui lui fait face : ni la rangée de petits immeubles identiques, construits dans les années 1960 et connus sous le nom de Gladstone Village, ni les passants qui le regardent bouche bée. La rigidité de marbre de sa pose est gâchée par les tressaillements de son œil gauche.

Une succession de cris aigus, saccadés, étranges et irréels, jaillissent de sa gorge, et, tel un superhéros, bras écartés, torse bombé, il saute dans le vide et retombe sur le sol, cuisses fléchies pour amortir l'impact, après quoi il fonce vers l'endroit où il faisait des pompes. Là, il se jette à plat ventre sur le sol et recommence son exercice.

La femme – Gloria Alvarez – habite dans cet immeuble depuis presque dix ans. Elle est institutrice à Harlem, et les frasques de cet homme vont lui faire loucher son train. Le carton qu'elle tient dans les bras est le prototype d'un appareil avec lequel ses élèves pourront observer une éclipse solaire la semaine prochaine.

Ce n'est pas la première fois qu'elle assiste au comportement étrange de cet homme. Quelques semaines plus tôt, il parlait tout seul devant les boîtes aux lettres dans le hall. Et elle l'a croisé dans la buanderie au sous-sol, en caleçon, en train de regarder le hublot d'un lave-linge qui ne tournait pas. Avant ça, elle l'avait déjà aperçu, mais elle n'avait rien remarqué de bizarre. Il lui

est peut-être arrivé quelque chose. Elle a connu, dans le quartier du Queens où elle a vécu, un garçon charmant qui avait tué le chien d'un voisin, en affirmant que l'animal lui parlait. Parfois, les gens perdent la boule. C'est la réalité.

Gloria Alvarez vit avec son mari et leur fille, élève de CM2. Celle-ci a pris le car une demi-heure plus tôt pour se rendre à l'école, elle a donc échappé à cet horrible spectacle, Dieu soit loué! Mais si jamais cet homme prend l'habitude de parader ainsi, dans le plus simple appareil? Gloria n'est pas partisane de jeter quiconque dans les griffes du système, mais ce *cabron* nu semble avoir sérieusement besoin de l'aide d'un professionnel. Elle se dit que les autorités vont envoyer des personnes compétentes qui le conduiront dans un environnement protégé où il sera soigné.

Un agent d'entretien nommé Gustavo Solis a eu une panne d'oreiller ce matin pour avoir participé à un enterrement de vie de garçon la veille et bu trop de bières. On est mardi, le jour où il vérifie qu'il n'y a pas d'ampoules grillées dans les parties communes. Il descend de son pick-up, une grande tasse de café noir à la main, et, vaseux, se dirige vers le bâtiment 1. C'est alors qu'il remarque l'homme nu en train de faire des pompes. Ils ont à peu près le même âge tous les deux, et Gustavo l'a déjà croisé dans la résidence, habillé, faisant du skate avec des ados ou chantant tout seul, sans causer de problèmes particuliers. Le look nudiste, c'est nouveau. Gustavo cherche du regard le vigile censé patrouiller dans les environs, en vain. Il n'a aucune envie de se mêler de cette histoire. Ça cogne à l'intérieur de son crâne à cause des excès de la veille, et le

café commence tout juste à faire effet, mais apparemment il est l'unique représentant officiel de Gladstone Village sur place, et son devoir lui ordonne de garder la boutique en attendant l'arrivée de l'agent de sécurité.

Gustavo tente d'attirer l'attention de l'homme, mais ce dernier continue à faire ses pompes. Sa cage thoracique se dilate et se contracte sous l'effet de l'effort intense, et à une quinzaine de mètres de là, Gustavo voit la vapeur sortir de sa bouche dans l'air froid. Il s'approche, à pas prudents. D'un coup, l'homme se redresse et se retourne vers Gustavo. Celui-ci adopte une posture de karatéka, en priant pour que l'homme ne se jette pas sur lui. Il ne veut surtout pas lutter avec une personne nue. Aussi est-il soulagé de voir l'individu faire demi-tour et se précipiter vers l'entrée de l'immeuble.

« Il va sauter du balcon », déclare une femme. Gustavo se retourne et voit Gloria Alvarez qui se tient à distance respectueuse. « Je viens d'appeler la police. »

Il l'a déjà aperçue, mais ils ne se sont jamais parlé. Coinçant la boîte en carton entre ses coudes, elle lève les mains, paumes ouvertes, dans ce geste new-yorkais trans-ethnique qui signifie *quèssevouvoulez-y faire ?* Gustavo essaye de sourire, mais ça lui fait mal à la tête. Il regrette de ne pas être resté couché. Soudain, une sorte de cri d'oiseau provenant du bâtiment 1 attire son attention. En regardant dans cette direction, il découvre l'homme nu sur le balcon du premier étage.

Un Blanc ventripotent d'une cinquantaine d'années et son fils adulte au teint cireux descendent d'une camionnette qui arbore un autocollant *McCain/Palin* sur le pare-chocs arrière, à côté d'un autre proclamant *Obahnon !* Ils transportent une bâche et plusieurs pots de peinture vers le bâtiment lorsqu'ils découvrent la

scène et se figent. Le spectacle public de la nudité produit un effet fascinant. Le mélange d'agressivité et de vulnérabilité qu'exprime un être humain dans cet état exerce une attirance hypnotique. Alors, ils regardent. L'homme, perché de nouveau sur la rambarde, exécute une pirouette, comme un gymnaste sur une poutre. Maintenant, au lieu de voir sa virilité ratatinée par le froid, les spectateurs bénéficient d'une vue imprenable sur son postérieur.

Deux heures plus tôt, dans un petit appartement de Port Chester, Russell Plesko échappait à une scène de ménage avec sa femme, Crystal. La veille au soir, ils s'étaient disputés pour savoir qui trimait le plus pour leur jeune famille, c'est-à-dire eux deux et leur toute petite fille. Russell avait regardé une des équipes de basket professionnelles locales perdre contre les Celtics. Après une journée épuisante au boulot, il ne voulait pas affronter Crystal. À ce stade, tous les couples connaissent ce genre de disputes; des gens qui travaillent dur, manquent de sommeil et semblent incapables d'assumer leurs obligations quotidiennes. Russell a passé une mauvaise nuit sur le canapé du salon, où il n'a pas réussi à dormir plus de deux heures. Ces derniers temps, Crystal et lui se cherchent des poux dans la tête, et il commence à se demander si leur union est faite pour durer. Depuis une heure, il envisage de prendre une chambre à l'hôtel pour donner une bonne leçon à sa femme. Qu'elle se débrouille toute seule avec leur fille, on verra bien! Elle a osé le traiter de fainéant. Lui, Russell Plesko, qui s'est distingué dans deux disciplines sportives au lycée de Port Chester; qui, adolescent, travaillait l'été pour l'entreprise de jardinage

de son oncle, avec une équipe d'émigrés d'Amérique centrale, qui a décroché son diplôme de droit pénal au Westchester Community College avant de devenir officier de police à vingt-cinq ans. Et qui, aujourd'hui, à vingt-sept ans, est sur le point de recevoir sa première promotion. Fainéant? L'officier Russell Plesko n'est pas de cet avis.

Quand Crystal est entrée dans leur kitchenette ce matin, Russell n'a pas levé les yeux de son bol de céréales. Il a embrassé sa fille et il est parti sans dire au revoir à sa femme. L'officier de permanence lui a dit qu'il avait la tête d'un gars qui n'a pas dormi. Russell est fier de son professionnalisme. Et si, chez lui, il a un comportement versatile, au travail il a la réputation de ne jamais se laisser démonter. Cette mauvaise nuit a-t-elle laissé des traces? Et voilà que le froid réveille une vieille blessure de football, qu'il a choisi stratégiquement de ne pas dévoiler quand il a rempli les formulaires de recrutement au siège de la police à White Plains. Il a toujours sur lui des antalgiques délivrés sur ordonnance pour les fois où cela se produit, et bien qu'il en ait avalé un vingt minutes plus tôt, la douleur s'est encore accentuée. Il roule vers l'ouest sur Post Road, à bord de sa voiture de patrouille, quand il reçoit l'appel radio: un homme de race noire, âgé d'une trentaine d'années, se comporte de manière imprévisible à l'intérieur et à l'extérieur du bâtiment 1 de Gladstone Village. L'officier Plesko n'est pas d'humeur.

Une personne normale trouverait cela étrange, que quelqu'un puisse oublier qu'il est totalement nu par une matinée glaciale du mois de mars dans une banlieue de New York, mais John Eagle n'est pas une personne

normale et il a oublié sa nudité. Né dans une petite ville de l'Ohio, il s'est engagé dans l'armée immédiatement après le lycée, où il avait été un défenseur tenace dans l'équipe de football et baryton dans la chorale. Après deux séjours en Irak, au cours desquels il a participé à d'intenses combats dans la province d'Al-Anbâr et obtenu le grade de caporal, il a été libéré de ses obligations militaires avec les honneurs, et s'est rendu à New York afin de mener une carrière de compositeur-interprète. Ayant connu l'Irak, il était fier de vivre dans un pays où les différents groupes ethniques ne passaient pas leur temps à s'entredéchirer.

À New York, il a été vigile, livreur pour un restaurant et télévendeur. Dans le domaine des relations humaines, sa chance est aléatoire. Son amour pour une femme est toujours profond, mais sa capacité à se fixer beaucoup moins. Souvenir de cette tendance : les deux tatouages en lettres cursives qui ornent son cou de part et d'autre. *Vanessa* d'un côté ; *Donelle*, de l'autre. Chacune a été, temporairement, l'amour de sa vie.

Même si son état psychologique a commencé à se détériorer presque dès son retour à la vie civile, il a pu continuer à faire de la musique avec un ordinateur portable d'occasion, acheté sur Craigslist. Quelques morceaux de rhythm and blues sur sa page SoundCloud font entendre une voix correcte (sans la qualité professionnelle) qui gazouille sur une musique banale. Ces liens s'accompagnent de slogans inspirants, du style *Bâti pour gagner* ou *Je ne renoncerai jamais à mon rêve*. John Eagle contacte au hasard sur les réseaux sociaux des inconnus auxquels il envoie ces liens, en y ajoutant des petits mots comme *J'espère que ça vous plaira!* Son psychiatre au Veteran's Administration Hospital, qui le

soigne pour des troubles bipolaires, lui a récemment prescrit un antidépresseur et un neuroleptique.

John Eagle n'a pas conscience que la rambarde métallique sur laquelle il se tient est assez froide pour lui brûler la plante des pieds. Il ignore le soleil qui désormais perce à travers les nuages. Tout comme le goût aigre que les médicaments donnent à sa salive, et l'odeur de gaz d'échappement que répand un bus en passant. Il n'entend pas le bruit de la circulation dans Melville Road, ni la voix de Gustavo Solis, qui l'exhorte à descendre et à s'habiller. Ce qu'il entend, ou plutôt ce qu'il *croit* entendre, c'est un souffle lointain, menaçant, qui se déplace à toute allure, parfois bruyant et insistant, parfois insidieux, sinistre, à l'intérieur de sa tête, sans qu'il soit possible d'y échapper. Un bruit qui lui rappelle son séjour dans le désert. Ce vent incessant qui charriait du sable et des débris, pénétrait dans sa bouche et ses narines, enrobait sa peau. Accompagné de ses camarades, il pouvait l'affronter, mais il ne fallait surtout pas se retrouver seul si le vent se levait. À plusieurs, c'était plus sûr. Voilà ce qu'on apprenait à chaque nouvelle recrue : ne jamais se faire surprendre seul. Les autres étaient là pour vous protéger. Ils patrouillaient par groupes de deux, trois ou quatre. Personne n'avait envie de se retrouver livré à lui-même en plein désert. Entre le vent et les locaux – *la vache, ces types avaient toujours l'air en colère, pour une raison ou pour une autre* –, il ne voulait même pas y penser.

Les médicaments prescrits par les médecins de l'hôpital sont de puissantes potions magiques. John Eagle s'est promis de les arrêter, mais ils l'aident à oublier qu'il n'arrive pas à garder un boulot ni à entretenir une relation stable, qu'il compose de la musique

depuis presque trois ans sans s'être rapproché de son rêve insaisissable, et que son avenir ressemble à une longue et morne succession de frustrations et de déceptions. Il veut attirer l'attention, il veut que le monde le remarque. Peut-être qu'il va se faire tatouer un paon dans le dos. En Irak, il a connu un gars qui en avait un : bleu, vert, jaune et d'autres couleurs dont il ne connaît même pas le nom. Avec ces dessins ovales qui ressemblent à des yeux. Un éventail d'yeux colorés, tatoués dans le dos, qui regardent les gens. Putain, c'était dément comme truc ! Il ira dès aujourd'hui.

John Eagle bande les muscles de ses mollets.

Oh, nom de Dieu, se dit Russell Plesko en marchant péniblement dans la neige durcie vers le bâtiment 1 du Gladstone Village. Le type est nu. Complètement à poil. Le dispatcher a omis ce petit détail. Perché en équilibre sur la rambarde d'un balcon du premier étage, le cinglé offre à cette glaciale matinée de banlieue le spectacle de son cul. Au moins, il n'essaye pas de se suicider. S'il voulait se tuer, il serait monté plus haut. C'est un point positif. Russell prend le micro attaché à sa veste afin de réclamer des renforts immédiats. Le dispatcher l'informe qu'une voiture sera là dans moins de trois minutes. Russell coupe la communication et reporte son attention sur son environnement. Au cours de sa formation, il a appris qu'un policier est toujours en représentation. Sont présents sur les lieux une Latine d'un certain âge, un agent d'entretien (apparemment latino lui aussi) et deux Blancs, de toute évidence venus repeindre un appartement. Tous ont les yeux braqués sur lui. Russell remarque que le Latino a sorti son téléphone pour filmer la scène. Doit-il lui

ordonner d'arrêter? C'est devenu une habitude chez les civils. Pourquoi est-il inquiet? Il a déjà eu affaire à des individus beaucoup plus effrayants.

D'une voix ferme, destinée à communiquer un sentiment d'autorité, Russell demande: « Quelqu'un connaît le nom de ce monsieur?

– Il habite là », répond la Latina.

Les deux peintres le regardent pleins d'une indifférence bovine.

L'agent d'entretien qui filme avec son portable hausse les épaules. « Je l'ai déjà croisé dans le coin. »

Rien de très utile.

« Monsieur! lance Russell à l'homme perché sur le balcon. Sauf votre respect, je vous invite à descendre de là et à enfiler des vêtements. »

Le choix des mots ne doit rien au hasard. Dans tout le pays, on enseigne aux policiers à utiliser des techniques non coercitives et à se faire obéir en usant d'un langage non menaçant. La tournure *sauf votre respect* a pour but de désamorcer la tension. L'expression *Je vous invite* est une marque de bienveillance. Bien plus efficace, en théorie, que le traditionnel: *Descends ton cul de là*.

Mais l'individu ne réagit pas, il demeure immobile. Un vol de pigeons traverse le champ de vision de Russell. Après une courte pause, il répète les mêmes mots et, sans surprise, obtient le même résultat. En général, le langage poli ne fonctionne pas, mais Russell suit la procédure à la lettre; il peut maintenant cocher cette case sur la liste.

Au cours de sa formation, le jeune officier a appris à anticiper les conséquences. Il ne faut pas simplement agir, il faut réfléchir à l'impact de chaque action. Quels sont les scénarios possibles ce matin? Au mieux, le type

reste où il est et, grâce à des paroles plus énergiques, Russell parvient à le convaincre d'abandonner son perchoir. Ensuite, il pourra l'arrêter pour trouble à l'ordre public et reprendre le cours de sa journée. Au pire, le type glisse et se rompt le cou : une conclusion désolante pour toutes les personnes concernées. Les flics voient des choses qu'ils ne peuvent plus oublier ensuite, et Russell n'a aucune envie de voir ce cinglé atterrir sur la tête. Sa journée est déjà suffisamment pourrie. Par automatisme, il remonte sa ceinture, lestée par le Glock 9 mm, les menottes, le carnet de contraventions, le Taser, la matraque, la lampe, la radio et la bombe lacrymogène. Sa douleur au genou s'est accentuée. Il tombe de fatigue. Il s'est porté volontaire pour entraîner une jeune équipe de basket et craint de ne pas être en état de participer à la séance de cet après-midi.

En observant le type sur le balcon, dont la nudité constitue un affront à la bienséance et à l'ordre du monde, Russell se demande pourquoi il ne s'est pas fait porter pâle aujourd'hui. Puis ça lui revient : sa femme. Il a quitté son appartement comme s'il y avait le feu.

Surtout, Russell aurait aimé que ce nudiste hivernal ne soit pas noir. Moins de quinze jours plus tôt, en Floride, un abruti faisant partie d'une brigade de quartier a abattu un adolescent afro-américain nommé Trayvon Martin, et tout le pays s'est enflammé. Le président lui-même est intervenu. À la télé, des moulins à paroles ont réclamé un « Débat national » sur la question de la race, comprenez qui pourra. Russell n'est pas raciste. Dans sa jeunesse, il avait fait du sport avec des Noirs. Et il s'était montré aussi amical que possible dans un lycée où, à la cantine, les Blancs et les Noirs ne s'asseyaient pas aux mêmes tables. Aucun sentiment

susceptible de s'apparenter à un authentique racisme ne vient troubler sa conscience, à moins que cette impression, depuis l'incident de Floride, qu'il doit se montrer plus prudent face à des Noirs en soit une forme encore plus subtile.

Russell doit établir la communication, jauger le niveau exact de folie à laquelle il a affaire ce matin. À poil au mois de mars constitue un indicateur, mais il existe des degrés. Cet homme est-il ivre ? Dérangé ? Il y a peu de chances que ce soit un acharné de la forme, mais Russell a vu sur YouTube une vidéo du Club des ours polaires de Brooklyn, ces obsédés de la condition physique, qui tous les Premiers de l'an plongent dans l'Atlantique. Alors, on ne sait jamais. Durant le laps de temps nécessaire à lancer un ordre direct, il se produit une chose qui le prend au dépourvu. L'homme plie les genoux, tel un plongeur olympique. Et soudain, il se lance dans l'air matinal, enroulé sur lui-même, les orteils au-dessus de la tête, pour exécuter un saut périlleux arrière et retomber sur ses pieds, dans la neige.

Oh, putain, un acrobate ! se dit Russell. Puis il songe : Où sont les renforts ? Ils devaient arriver dans les trois minutes. Il regarde autour de lui. Aucun signe. La situation lui paraît plus explosive qu'il y a quelques secondes. Tous les témoins le regardent ; ils veulent voir comment ce représentant de l'autorité va gérer la situation, ce que lui, Russell Plesko, l'homme à qui on a conféré ces pouvoirs, va faire. Le voltigeur se retourne, voit Russell et cligne des yeux comme s'il sortait d'un état de transe. Et il avance vers lui.

Difficile d'interpréter son expression. Il a les yeux écarquillés, la bouche entrouverte – est-ce un sourire sardonique ou une grimace de douleur ? –, dévoilant

des dents dont l'éclat et l'alignement contrastent vivement avec son laisser-aller physique et psychologique. Difficile de déterminer s'il est en colère ou désorienté, mais ce qui transparaît dans ses traits semble être la traduction des images inquiétantes qui doivent défiler dans son cerveau fiévreux, imagine Russell. Il a suivi une formation pour apprendre à gérer les malades mentaux, et s'il a appris une chose, c'est que leur comportement peut se révéler dangereusement imprévisible. Et s'il est impossible de deviner ce qui se passe dans la tête de ce type, cela n'a plus aucune importance maintenant que cette incarnation de l'anarchie fonce sur lui.

L'homme est à moins de vingt-cinq mètres de lui lorsque Russell lui crie de s'arrêter. Mais il continue d'avancer, en dérapant sur la neige et l'herbe gelée. Russell sent la douleur dans son genou. La question de savoir si un homme seul peut physiquement en maîtriser un autre surgit dans son esprit. Malgré son genou qui fait des siennes, il pourrait remporter un combat, mais il ne veut pas lutter au corps-à-corps, de crainte que l'homme s'empare de son arme. Ce genre de situations peut très vite dégénérer. Des collègues lui ont parlé de cette force incroyable qui parfois s'empare des individus en proie à un épisode psychotique, et Russell n'a aucune envie de vérifier si ces récits sont authentiques ou pas.

L'homme est à dix mètres à présent, et en dépit de sa démarche titubante, il semble gagner de la vitesse. De nouveau, Russell lui ordonne de s'arrêter, mais l'autre poursuit son avancée implacable. Rien ne peut préparer un officier de police à la sensation que l'on éprouve quand un dément, nu de surcroît, vous fonce

dessus, pense Russell en arrachant le Taser de l'étui fixé à sa ceinture. Simultanément, son genou se dérobe sous la douleur. Instinctivement, il lève le bras pour rétablir son équilibre et éviter de tomber, mais le Taser lui échappe et s'envole dans l'air glacé, avant d'atterrir dans la neige, quelque part derrière lui. L'homme n'est plus qu'à cinq mètres ; il fond sur lui en agitant les bras à la manière d'un rapace qui bat des ailes, en poussant des sons étranges et stridents: SCRIIII! SCRIIII! Pris de panique, Russell aperçoit le Taser. Il évalue la position du pistolet électrique par rapport à la sienne et à la vitesse de cette masse mouvante, en se demandant s'il a une chance de s'en saisir à temps pour échapper au carnage annoncé.

La balle atteint John Eagle en pleine poitrine et arrête sa course. L'incompréhension se peint sur son visage. Il s'écroule à plat ventre et la neige grise devient rouge.

Le temps en cette fin d'hiver s'est radouci et la neige qui recouvrait les chemins équestres de Bedford a presque entièrement fondu. Alors, encore à moitié endormi, Jay décide de monter un de ses chevaux avant d'aller au bureau. Aucune lueur naissante ne filtre à travers les fenêtres de la chambre lorsqu'il se glisse doucement hors des draps en coton d'Égypte afin de ne pas réveiller Nicole. À pas feutrés, il pénètre dans son dressing (ils possèdent chacun le leur) et enfile un vieux jean Levis et un gros pull. Ses bottes sont en bas, dans le débarras à côté de la cuisine.

Des paysans avaient élevé Harold Jay Gladstone en aristocrate. Son père, né dans le Bronx, avait appris à monter à cheval à Van Cortlandt Park pendant que les autres garçons jouaient au baseball dans la rue, et le vieux Gladstone tenait l'équitation pour un élément essentiel à l'ascension sociale. Une pratique qu'il voulait transmettre à ses enfants. Lorsque Jay avait eu dix ans, sa mère, qui durant sa jeunesse à Brooklyn avait aspiré à une vie plus sophistiquée, l'avait emmené dans un centre hippique local. Le jeune Jay voulait monter à la manière des cow-boys qu'il voyait au cinéma, mais sa mère, extra-lucide, avait insisté pour qu'il apprenne la monte anglaise. Et s'il n'a jamais participé à aucun

concours (trop guindé), Jay trotte, galope et saute les obstacles avec l'aisance naturelle d'un pair du royaume qui chasse à courre. «Tu transformes notre fils en cosaque!» disait avec un faux accent yiddish son père à sa mère pour plaisanter, quand elle l'emmenait à sa leçon du samedi, mais le vieux Gladstone se réjouissait secrètement de la force de cette image: un jeune Juif à cheval. Jay l'ignorait à l'époque, mais le père de son père, né en Russie à la fin du XIX^e siècle, avait été chassé de son *shtetl* dans la Zone de résidence par des cosaques à cheval qui n'éprouvaient nulle pitié envers les villageois qu'ils rassemblaient en troupeau dans la rue boueuse. Être un Juif à cheval au lieu d'être le Juif qui court devant les cavaliers, ce n'était rien de moins que la promesse miraculeuse de l'Amérique.

La somptueuse demeure de pierre et de bardeaux, parfaitement entretenue, a été construite dans les années 1920, mais grâce aux bons soins et à l'affection d'un nom de l'architecture (qui ne s'était jamais frotté aux résidences privées), elle a été impeccablement modernisée. Lorsque Jay en franchit la porte-fenêtre pour sortir sur la terrasse qui domine la propriété, le soleil vient de faire son apparition au-dessus des arbres, peignant dans le ciel des traînées pastel saumon et rose. Ses bottes montent jusqu'aux genoux. Il porte une veste de treillis et tient à la main une tasse de café serré. Une brume diaphane flotte au-dessus du parc vallonné, que le soleil, à cette heure matinale, fait rutiler, conférant à l'ensemble du décor un aspect enchanté que Jay ne manque jamais d'apprécier. Il boit une gorgée de café et contemple les pelouses, le court de tennis, la piscine et le pool house (transformé en cottage pour les invités), les écuries, le champ de dix hectares bientôt

couvert de fleurs sauvages et les bois – ormes, érables, bouleaux – qui entourent le tout. Son amour pour cette propriété est profond, il s’y sent enraciné, invincible. Il inspire l’air vif, terreux. Le petit matin est magnifique, le café lui réchauffe le ventre et...

« Tu pars monter ? »

Nicole se tient sur le seuil de la maison, vêtue d’un jean râpé, d’un pull, et chaussée de bottes de cowboy usées. Sa voix est encore ensommeillée et Jay sent qu’elle s’efforce de paraître agréable. Quand il répond par l’affirmative, elle lui demande s’il veut de la compagnie. Il se réjouissait à l’idée de galoper en solitaire dans les bois, mais ce plaisir égoïste devra attendre.

Quelques instants plus tard, ils trottent dans une allée cavalière, sur deux chevaux arabes que l’on dirait sculptés dans le marbre. Nicole est devant, sur Sugarplum ; Jay la suit sur Mingus. Le garçon d’écurie n’étant pas encore arrivé, ils ont dû seller et brider eux-mêmes leurs montures. Seul le bruit des sabots dans l’allée brise le silence de la forêt. Jay avait l’intention de réfléchir à sa journée – cette semaine il doit défendre devant la Commission d’urbanisme un colossal projet à usage mixte qu’il souhaite construire à Brooklyn (l’opposition est vigoureuse et bien organisée), et il a besoin de jeter quelques réflexions sur le papier –, mais en voyant sa femme se balancer délicatement sur sa selle à quelques mètres de lui, ses pensées l’entraînent tout naturellement vers elle, et les circonstances qui l’ont conduite ici, à cet instant.

Avant Nicole, Jay avait été marié à Jude Feldman, originaire de Woodmere à Long Island. La fille d’un parodontiste. Le mariage avait duré dix ans et vu naître une fille unique, Aviva Golda (prénom de la grand-mère

de Jude). Au cours d'une collecte de fonds destinés à la première campagne présidentielle de Hillary Clinton, à East Hampton, Mort Zuckerman avait présenté Nicole McGrory à son ami fraîchement célibataire, Jay Gladstone. Enjouée et téméraire, alors que Jude était renfrognée et timide, nullement obsédée par les Juifs et leur histoire larmoyante, Nicole avait faim de bonnes choses, d'art, de voyages, de chevaux, de tout ce qui pouvait lui permettre de vivre pleinement sa vie. Plus jeune, elle avait sauté à l'élastique du haut d'un pont. À présent, elle voudrait essayer le parachutisme. Il y a chez elle quelque chose de sauvage, et Jay se demande parfois si c'est pour cette raison qu'il est tombé amoureux d'elle.

Fille d'un pilote de la PanAm et d'une ancienne hôtesse de l'air, Nicole était âgée de dix ans quand ses parents avaient divorcé. Elle a un frère plus âgé et une sœur plus jeune, mais elle n'a jamais été proche d'eux, ni de ses parents. Née Pflueger, elle avait grandi à Richmond en Virginie, où on l'appelait Nickie Pflueger. Cheerleader au lycée et brillante étudiante, elle était sortie de l'université de Virginie avec un diplôme de sciences politiques. Elle avait épousé son petit ami de fac, mais ce mariage, explosif, n'avait duré qu'un an. Unique cadeau durable de son mari, son nom de famille: McGrory, que Nicole s'était fait un plaisir de garder. Au cours d'un séjour à New York, elle avait été abordée par un représentant de l'agence de mannequins Wilhelmina et grâce à cela avait remboursé son prêt études. Comme on pouvait s'y attendre, le monde de la mode lui avait paru mièvre et, agacée de voir ses camarades obsédées par les régimes et les relations amoureuses alors qu'elle s'intéressait davantage aux traités commerciaux avec le Japon, elle avait

finalement repris contact avec son professeur d'économie à l'université, aujourd'hui conseiller du président de la Chambre des représentants. Grâce à ses relations, elle avait obtenu un poste au sein de la Commission d'éthique de la Chambre, juste au moment où l'enquête sur les scandales Clinton s'essouffait. Là, en effectuant des recherches, en rédigeant des notes de synthèse et en fournissant de la documentation aux journalistes, elle avait pu s'épanouir. Si la politique est « le show business des gens laids », le physique quelconque des professionnels du métier avait été un coussin de velours noir sur lequel Nicole brillait avec l'éclat d'un diamant. Les gens étaient pris au dépourvu par ce mélange de beauté et d'intelligence. Très vite, elle était devenue un maillon essentiel de la vie sociale à Washington, une invitée recherchée dans les rassemblements politiques de tous bords. Ses collègues s'émerveillaient de son talent pour apparaître, étincelante, dans les reportages consacrés au dîner du Gridiron Club, au dîner des correspondants de presse de la Maison Blanche et, souvenir mémorable, au second bal d'investiture de George W. Bush, où elle était la cavalière d'un membre républicain du Congrès. Finalement, l'environnement culturel de Washington lui avait paru trop abêtissant, et c'est alors qu'elle commençait à chercher une autre voie qu'elle avait assisté à cette fête à Long Island, où elle avait rencontré Jay Gladstone.

Un Juif ayant dépassé la cinquantaine qui épouse une goy glamour et beaucoup plus jeune : Jay avait conscience d'incarner un très vieux cliché culturel, mais il s'en fichait. Son unique enfant était identifié comme juif, il avait donc fait sa part pour maintenir la tradition, et il n'était pas très rabbinique. Nicole était

spirituelle et spontanée. Dans le cadre de ses fonctions au gouvernement, elle avait sympathisé avec Tony Blair, et en apprenant que Jay l'admirait, elle avait arrangé une rencontre autour d'un verre à l'hôtel de l'ancien Premier ministre à New York, rencontre qui s'était transformée en un week-end dans la maison de Jay à East Hampton puis en une amitié qui durait. Chaque fois qu'ils étaient ensemble, Jay avait l'impression que Nicole était sur le point d'accomplir un miracle.

Néanmoins, il n'était pas pressé de convoler de nouveau, et une année s'était écoulée avant qu'il lui propose de signer un contrat de mariage. Nicole avait alors dans les trente-cinq ans et pas d'argent de côté. Elle était divorcée, sans parents proches, et elle cherchait un moyen d'atterrir en douceur, aussi, avait-elle accepté volontiers. Ils s'étaient mariés au cours d'une petite cérémonie sur la plage de Saint Kitts.

Jay voyage beaucoup et Nicole s'est lassée des cours de yoga, des déjeuners entre amies, des visites de musée et des collectes de fonds qui constituent son quotidien. L'été dernier, ils se sont rendus à Ascot pour assister aux courses de chevaux (Jay envisageait de se lancer dans le commerce de pur-sang) et au moment des fêtes de Noël, ils ont loué avec quelques amis un yacht dans les Caraïbes. Mais ces voyages avaient un petit côté obligatoire. Il sent naître en lui un sentiment de malaise, sans pouvoir déterminer si cela est dû à l'âge – la semaine dernière, son médecin a qualifié sa prostate de « marécageuse » et a effectué une biopsie (résultat peu concluant, il fallait attendre et voir) – ou à quelque chose qui cloche dans leur mariage. N'étant pas du genre à rejeter sur les autres la responsabilité de son mécontentement, Jay veut être certain de son origine

avant de prendre des mesures. Récemment encore, il se disait qu'il ne voulait pas affronter un nouveau divorce, aujourd'hui il en est moins sûr. La passion s'est dissoute dans l'habitude, et si sa femme est toujours aussi captivante, elle lui accorde moins d'attention qu'avant. Quand ils voyagent ensemble en voiture, elle est toujours fascinée par une nouvelle application sur son téléphone. Durant leurs conversations, elle paraît souvent préoccupée. Voilà les pensées qui lui occupaient l'esprit ce matin au moment où Nicole est apparue sur la terrasse, et il espérait y réfléchir en chevauchant. Mais difficile d'analyser objectivement ses relations avec sa femme en la voyant tressauter sur sa selle juste devant lui.

L'allée cavalière traverse un bosquet de sycomores et Jay entend les oiseaux gazouiller dans les branches. Il retrouve un peu de sérénité en songeant aux bourgeons verts qui vont apparaître dans quelques semaines. Le printemps est sa saison préférée. Les cornouillers roses et blancs sont un signe de bonté universelle. Alors qu'il imagine cette floraison débridée, Nicole annonce :

« J'ai envie d'un enfant.

– Pardon ? »

Jay n'est pas sûr d'avoir bien entendu.

Elle tire en douceur sur les rênes de Sugarplum, et se retourne vers son mari.

« J'ai envie d'un enfant.

– Voilà qui est nouveau. »

C'est un terrain sur lequel il ne veut pas s'engager. Puis il songe que c'est l'occasion rêvée d'accomplir ce geste grandiose qu'il cherchait hier soir dans son lit. S'ils s'éloignent l'un de l'autre, quelle meilleure façon de combler le vide, avant qu'il prenne l'apparence

d'un gouffre? Les bébés sont de la colle, le moyen grâce auquel bien des épouses opiniâtres réparent des mariages brisés. Dans le registre des fournisseurs d'expériences partagées, les enfants sont plus fiables que les montagnes et les fleuves. Ils sont l'Expérience avec un E majuscule, peinte de couleurs changeantes et durables. Mais si les bébés représentent tout cela, pourquoi Jay sent-il son corps entier se contracter?

« Quand je t'ai épousé, je ne savais pas que je voulais être mère, mais les choses changent, non? Je vais bientôt avoir quarante ans et je n'ai pas l'intention de ranger mes ovaires sur une étagère.

– J'ai déjà un enfant. Et un, c'est amplement suffisant, crois-moi.

– Peut-être que ça te plaira davantage d'être parent cette fois. Tu es plus âgé, plus sage, plus séduisant.

– On a réglé cette question, Nicole. Je n'ai pas envie de rouvrir le dossier. »

Une des clauses de leur contrat de mariage stipulait qu'ils avaient mutuellement décidé de ne pas avoir d'enfant. Jay ne faisait pas partie de ces hommes qui estiment avoir besoin d'encombrer la Terre avec leur progéniture. Il avait envoyé un texto à Aviva la veille (il essaye de maintenir le contact, même si elle s'en fiche) et elle n'avait pas encore répondu. Typique. Ses rapports avec sa fille unique lui apportent peu de satisfactions et il ne veut pas relancer les dés génétiques.

« Je sais, je sais, dit Nicole. Mais c'était il y a longtemps, et j'ai pensé qu'on pourrait peut-être réexaminer la question. »

Le tremblement dans sa voix, la vulnérabilité qu'il implique, lui indiquent que sa femme est disposée à passer outre l'aspect direct de leur échange pour faire

entendre son opinion. Jay a anticipé cette discussion. Depuis un an, il remarque que Nicole fait preuve d'un intérêt nouveau lorsqu'ils se retrouvent au milieu de jeunes enfants. Alors qu'auparavant elle ignorait leur présence, elle s'agenouille maintenant pour jouer avec eux. Ajoutez à cela ce qu'il considère comme une obsession morbide pour son quarantième anniversaire qui approche à grands pas et les allusions humoristiques à ses ovaires qui se ratatinent. Autant d'indices qui l'ont conduit à penser qu'une chose importante se préparait. Sachant qu'il s'agit d'un domaine sensible chez beaucoup de femmes qui voient s'éloigner la possibilité d'une maternité, il essaye de prendre un ton plus doux.

« On s'est engagés dans ce mariage en toute connaissance de cause.

– Les gens changent.

– Écoute... je suis navré que tu ressentes ça, car ça risque de rendre les choses... »

Il s'interrompt. Inutile d'aller au bout de sa pensée, cela ne servira qu'à faire monter la tension d'un cran et il veut juste passer une heure agréable sur son cheval.

« Vas-y, continue.

– Tu sais bien que j'aime faire tout ce que je peux pour toi, hein ?

– En général, oui.

– Bon, d'accord. Presque tout. Mais... On était d'accord, et je ne changerai pas d'avis.

– Je me convertirai. Je deviendrai juive. On pourra élever une autre petite juive ensemble.

– Allons, Nicole. Un peu de sérieux.

– Je suis on ne peut plus sérieuse.

– Ce n'est pas une question de religion. Tu peux te convertir si tu le souhaites. Si tel est ton chemin, suis-le.

Mais on a tranché sur le sujet avant de se marier et je ne reviendrai pas là-dessus.

– Tu ne veux même pas y réfléchir ?

– J’y ai réfléchi avant qu’on se marie, et si tu avais insisté à l’époque... »

Il ne va pas plus loin.

« Quoi donc ? Tu ne m’aurais pas épousée ?

– J’aimerais continuer ma promenade. »

Jay donne une tape sur l’arrière-train de Mingus, qui repart.

« Tu m’aurais épousée ? »

Le changement de formulation transforme la question en revendication.

Il a dépassé Nicole. Il se met à trotter, puis à galoper. Une journée entière de travail l’attend et en ce qui le concerne, cette discussion a pris fin il y a cinq ans. Où voulait-elle en venir en proposant de se convertir ? Il trouve cela désinvolte : une tactique pour l’inciter à se reproduire, plus qu’une volonté sincère. Si Nicole était juive, serait-il plus enclin à avoir un deuxième enfant ? Il rejette cette pensée. Il n’est pas rétrograde à ce point.

Derrière lui, il entend la voix de sa femme comme si elle émanait des bois qui l’entourent.

« Tu devrais y réfléchir, Jay. Tu devrais vraiment y réfléchir. » Il ne sait pas trop ce que cela signifie. Puis elle ajoute : « Je vais prendre un autre chemin. »

Jay lui adresse un geste de la main, au-dessus de sa tête, sans se retourner.

Nicole était arrivée au mariage avec seulement son physique et son intelligence, ou presque, il ne s’agissait pas d’une fusion entre deux partenaires économiquement égaux, et étant donné que, comme l’a dit Karl Marx dans un autre contexte, la seule chose qui

compte, en définitive, c'est de savoir qui contrôle les moyens de production, le pouvoir de Nicole est plutôt limité. Autrement dit, un divorce ne lui rapporterait pas un *cent* de plus que la somme établie contractuellement. Mais l'existence d'un enfant pourrait modifier la donne. Sans être avocat, Jay sait que l'introduction d'un enfant dans une procédure de divorce représente un joker. La bataille pour le droit de garde peut être longue et brutale. Il a des amis dont les ex-épouses ont utilisé les enfants afin de faire invalider des « contrats de mariage en béton » en réclamant des pensions alimentaires exorbitantes. Il connaît une gamine de six ans à qui un juge a accordé une allocation de cinq mille dollars par mois, rien que pour s'habiller. Très souvent, ces batailles font les choux gras des médias. Les dégâts que deux personnes par ailleurs civilisées peuvent s'infliger au tribunal des affaires familiales dépassent l'entendement.

Il songe aux paroles que vient de lui lancer Nicole : *Tu devrais vraiment y réfléchir*. Il ne sait pas comment interpréter cette phrase. Voulait-elle dire qu'il devrait y réfléchir car elle est convaincue que ce serait une très bonne chose pour leur couple, ou bien s'agit-il d'une menace voilée ? Est-elle sérieuse ? Est-ce un caprice qui passera comme les autres (après un séjour, en Bourgogne, elle avait eu quelque temps dans l'idée d'acheter un vignoble) ou une véritable envie qu'un mari récalcitrant ne peut espérer voir disparaître ?

Nicole n'est pas là quand Jay redescend après avoir pris sa douche, habillé pour aller travailler. Tout en se préparant un bol de porridge, il rappelle le président du Tate College, l'université de sa fille. Winslow Chapin, biologiste de formation, lui explique que son

établissement tente une nouvelle expérience cette année en invitant un parent d'élève à prendre la parole lors de la remise des diplômes. Il aimerait savoir si Jay, éminent entrepreneur de travaux publics, et membre du conseil d'administration du Tate College, serait prêt à essayer les plâtres.

« Vous aurez l'occasion de donner un visage bienveillant au capitalisme, dit le président. Vous offrirez à nos étudiants une perspective originale. Meryl Streep fera le discours d'ouverture. »

Jay se sent flatté. Il a l'habitude d'intervenir dans des colloques professionnels, et les médias citent parfois ses propos, mais jamais il n'a pris la parole lors d'une remise de diplômes. Il devine, évidemment, que cette invitation va s'accompagner d'une sollicitation pour faire un autre don à l'université, mais c'est normal. Et puis, il admire Meryl Streep. Quand il raccroche, son humeur s'est considérablement améliorée.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e
Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site
www.lianalevi.fr

Traduit avec le concours
du Centre national du livre

Titre original: *The Hazards of Good Fortune*

Copyright © 2018 by Seth Greenland
First publication 2018 by Europa Editions

© 2019, Éditions Liana Levi, pour la traduction française

Couverture: D. Hoch

Cette édition électronique du livre de *Mécanique de la chute* de Seth
Greenland

a été réalisée en novembre 2020 par Atlant'Communication.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage

(ISBN : 979-10-349-0359-7)

ISBN ePDF : 979-10-349-0361-0